

VALENTINA HAJDINI

# L'espoir retrouvé

Elle est tout juste sortie de l'enfance, mais l'insouciance a déjà déserté son joli visage au teint de porcelaine. A 19 ans, Valentina Hajdini sait ce que peur, déchirement et déracinement signifient. Les plus beaux souvenirs de cette jeune fille, née un beau jour d'été 87 à Pristina, sont restés au Kosovo : "On n'oublie jamais son enfance."

Son papa, Ali, était alors directeur de l'hebdo *Zeri* ("La voix") et Hana, sa maman, infirmière. Les vacances au bord de la mer, au Monténégro, n'étaient que fêtes, soleil et plage. L'appartement de Pristina résonnait des rires et des jeux de Valentina, de son grand frère Valdet et de sa petite sœur Florentina. Et puis, il y a eu ce matin du 2 avril 1999. "Des hommes sont entrés en trombe et nous ont dit, en serbe, que nous avons cinq minutes pour quitter l'appartement. Ils portaient des cagoules, mais parmi eux, j'ai clairement reconnu certains de nos voisins." La petite famille s'entassa alors dans l'Opel Kadett : direction la frontière macédonienne. "Nous croisions des chars serbes depuis lesquels les soldats nous lançaient des injures. Mes parents faisaient en sorte que nous ne regardions pas la route. J'ai su après qu'elle était jonchée de cadavres et de blessés."

A 70 km de la frontière, les Hajdini sont bloqués entre une terre où ils sont en danger et une patrie qui n'est pas prête à les accueillir. Trois jours durant, ils subissent le froid, la neige, le racket avant de s'enfuir à pied, leurs passeports dissimulés dans les chaussures. Grâce à la Croix rouge, Hana, Ali et leurs enfants finissent par trouver refuge dans une

ferme. "Mon oncle travaille depuis près de trente ans dans le Jura. Alors mon père avait laissé nos coordonnées à l'ambassade de France en Macédoine. Un matin, ils nous ont appelé : nous devions prendre un avion, le jour-même, pour Bordeaux."

A leur arrivée en Gironde, ils montent dans un bus de la Croix rouge sans en connaître la destination. "Nous sommes arrivés à quatre heures du matin à Niort, place Chanzy. Il pleuvait. Des gens du Foyer de la Colline nous ont emmenés dans un appartement au Clou-Bouquet. Là, pour la première fois depuis longtemps, nous avons dormi tranquillement. L'accueil des Niortais nous a beaucoup touchés, mais nous savions que les Français étaient des gens généreux. D'ailleurs, il y a une phrase qu'on dit en Europe de l'Est lorsque quelqu'un fait preuve d'un comportement exceptionnel : "Tu te prends pour un Fran-

**"Je suis 100 % française et 100 % kosovare."**

çais ou quoi ?". Deux couples de Niortais, la famille Chaboisseau et leurs voisins M. et Mme Légereau, les aident au quotidien et leur apprennent le français. "Avec eux, nous avons reconstitué une famille. La première chose que j'ai voulu apprendre à dire c'est : "Je ne comprends pas". Aujourd'hui,



Bruno Denbord

ces mots ne leur sont plus d'aucune utilité : Ali travaille au service courrier de la Macif, Hana est assistante maternelle, Valdet, 20 ans, suit un BTS de vente, Florentina, qui est en 5<sup>e</sup>, a obtenu la bourse du mérite et Valentina vient de décrocher son bac avec mention très bien. Elle se voit bien, plus tard, entrer dans une mutuelle. "J'aimerais un emploi qui me donne l'occasion de travailler avec des gens d'ici et ceux du Kosovo." Grâce à une France qui était

encore à l'époque terre d'accueil, Valentina a retrouvé l'espoir. Depuis l'été dernier, toute la famille est même en possession de papiers français. Chaque soir, dans leur pavillon niortais, ils se retrouvent autour de l'ordinateur. "Nous conversons avec les amis et la famille restés à Pristina. Car, comme je l'ai entendu dans une émission à la télé récemment, je suis 100 % française et 100 % kosovare." ■

Jacques Brinaire